



## **Ambiance et langage dans la production symbolique de l'espace urbain : la distinction public/privé et la perception du mouvement**

Memory and movement in the city space: For a discursive approach of urban ambiances

Carolina Rodríguez-Alcalá\*

### **Résumé**

Dans ce texte nous présentons quelques résultats d'une recherche développée dans le cadre d'un projet de coopération international dont le but a été ce de promouvoir une discussion interdisciplinaire sur la notion d'ambiance urbaine, à partir d'une étude de terrain réalisé dans l'espace public de cinq villes : Paris, Bonn, Varsovie, Tunis et São Paulo. L'équipe a été constituée par des spécialistes des domaines de l'architecture, l'urbanisme, la sociologie, la géographie, la psychologie environnementale, la santé publique et les études du langage – plus spécifiquement l'analyse du discours (désormais A.D.). Nous proposons de discuter premièrement quelques rapports pouvant être établis, du point de vue épistémologique, entre la phénoménologie qui soutient l'approche des ambiances dans le champ des études urbaines et le dispositif de l'A.D., pour ébaucher ensuite quelques rapprochements théoriques et conceptuels que l'analyse de notre corpus permettra d'éclaircir. Nous partirons, en termes analytiques, de l'opposition public-privé, en tant que distinction historique donnant une configuration particulière à l'espace produit et aux formes de sociabilité établies dans la dite tradition occidentale. L'analyse à travers la notion de mémoire discursive de la manière dont cette opposition opère dans l'espace étudié, déterminant la perception du mouvement, pourra contribuer à comprendre ce qui est commun et ce qui est spécifique dans les manières d'habiter caractéristiques des villes brésiliennes quand elles sont confrontées aux autres réalités urbaines étudiées dans cette recherche.

**Mots clés:** Discours. Ambiance. Espace Urbain. Public/Privé. Mouvement

### **Abstract**

This text presents elements for a first approach of the notion of *urban ambiance* from the perspective of discourse analysis (henceforth DA), more specifically of the area of urban knowledge and language, based on a research on the public space of the city of São Paulo. Such research was part of a wider international cooperation project that gathered teams from five countries (France, Germany, Poland, Tunisia, and Brazil) to promote a discussion of this notion from the standpoint of different disciplines (architecture, city planning, sociology, geography, environmental psychology, public health, and language studies), grounded on the analysis of the reality Paris, Bonn, Warsaw, Tunis, and São Paulo. We first propose some relations that can be established, from the epistemological point of view, between the phenomenology that supports an approach of ambiances in the field of urban studies and the device of DA to outline some theoretical and conceptual approximations that the analysis of our corpus will clarify. In analytical terms, we will call on the *public/private* opposition as the historical distinction that has given their particular configuration to the space produced and to the forms of sociability established in the so-called Western tradition. Through the notion of *discursive memory*, analyzing how such opposition operates in the space studied to determine the perception of *movement* could help us discern what is common and what is specific in the ways to inhabit characteristic of Brazilian cities as compared with the other urban realities studied in this research.

**Keywords:** Discourse. Ambiance. Urban Space. Mouvement. Public/Private

---

\* L'auteur est chercheur au *Laboratório de Estudos Urbanos* (Laboratoire d'études urbaines), du *Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade* (Noyau de développement de la créativité) de l'*Universidade Estadual de Campinas* (Université de Campinas) (Unicamp), Brésil, et enseignant-chercheur au Département de linguistique de l'*Instituto de Estudos da Linguagem* (Institut d'études du langage) de la même université. E-mail : carolina@unicamp.br

## 1. Présentation

Ce texte présente les résultats d'une étude de la dynamique des ambiances dans une place publique de la ville de São Paulo, Brésil, réalisée dans la perspective des études du langage, et plus spécifiquement de l'analyse du discours (désormais A.D.). Cette recherche fait partie des travaux produits par l'équipe brésilienne du projet de coopération internationale A.C.I., qui comprenait des spécialistes d'autres disciplines, comme la psychologie environnementale et la santé publique, et dont les résultats sont publiés dans ce même volume (voir Okamura et Amaral *et alii*). À partir de l'analyse d'un corpus commun constitué d'entrevues avec des personnes qui habitent dans cet espace ou y circulent et d'images vidéo, notre objectif était de discuter la notion d'ambiance à partir des différentes perspectives disciplinaires impliquées et d'apporter des éléments pour comprendre des manières d'habiter l'espace caractéristiques de la réalité urbaine brésilienne, avec leurs déterminations sociales, culturelles et historiques particulières.

Nous commencerons par discuter certaines relations pouvant être établies, du point de vue épistémologique, entre la phénoménologie qui soutient l'approche des ambiances dans le champ des études urbaines<sup>1</sup> et le dispositif de l'A.D., pour ébaucher ensuite quelques rapprochements théoriques et conceptuels que l'analyse de notre corpus permettra d'éclaircir.

En effet, une question incontournable se pose dès le départ dans cette entreprise. Si l'ambiance est définie comme un espace-temps qualifié du point de vue sensible, il est également établi qu'elle met en jeu des phénomènes perceptifs renvoyant à une dimension *prélinguistique* de l'expérience humaine et échappant à *l'univers du discours* et au *langage articulé* (voir Thibaud 2004). Comment justifier alors la pertinence de la réflexion sur le langage pour la compréhension de la dynamique des ambiances ?

La discussion de Thibaud (*ibidem*) sur la philosophie de l'expérience de Dewey, dont il extrait des éléments pour élaborer la théorie des ambiances situées, nous fournit des pistes pour répondre à cette question. Comme l'indique cet auteur, pour Dewey, la perception sensible est inséparable du *sens* attribué à une situation, car l'étymologie même du terme « sensible » renvoie à ce qui est de l'ordre aussi bien de la *sensibilité* que de la *signification*. Ce caractère symbolique de la perception est défini comme étant

---

<sup>1</sup> Tel que l'équipe du laboratoire Cresson de l'École nationale supérieure d'Architecture de Grenoble la développe.

de nature à la fois historique et sociale, s'opposant en cela à une vision psychologiste (empiriste) du phénomène ; pour Dewey, toujours selon Thibaud, « ce qui est perçu, ce n'est pas un ensemble de stimulations discrètes soumises par la suite à un travail d'intégration du cerveau mais bien plutôt des objets et des événements d'ores et déjà dotés de signification, inscrits dans une histoire et un contexte » (Thibaud 2004, p. 242). Ainsi Dewey situe-t-il la perception sensible dans la dimension politique de l'expérience humaine, en tant que phénomène répondant aux injonctions institutionnelles caractéristiques d'une société donnée, comme nous le lisons dans sa définition de l' *habitude*, sur laquelle Thibaud se fonde pour caractériser l'ambiance en tant que phénomène partagée : les habitudes, qui mobilisent nos manières de percevoir, de bouger, de comprendre et de penser, seraient des réponses collectives aux sollicitations du monde, de nature anonyme et non-consciente, qui « s'inscrivent plus largement dans un ensemble de coutumes et d'institutions spécifiques à une forme de vie sociale. » (Dewey 1902 *apud* Thibaud 2004, p. 249)

Or, la signification n'étant pas seulement une question philosophique cruciale mais aussi un problème linguistique, elle ouvre les portes, dans le domaine des ambiances, aux spécialistes du langage. Néanmoins, encore nous faut-il spécifier la conception matérialiste de sens qui caractérise l'A.D. et fonde notre approche des questions urbaines, pour pouvoir indiquer comment dans la langue, en tant que base de processus discursifs, il est possible d'analyser ces injonctions historiques et sociales qui affectent la perception sensible et inscrivent le politique dans la *production symbolique de l'espace urbain* —tout en gardant à l'esprit que ce qui est en jeu dans la notion d'ambiance est la conception de *l'espace urbain en tant que production* (Augoyard 1995, p. 311 *apud* Thibaud 2004, p. 230).

À partir de l'analyse de notre corpus, nous aimerions montrer que l'une des injonctions déterminant les sens de ce qui est perçu dans l'espace urbain est l'opposition *public-privé*, en tant que distinction historique donnant une configuration particulière à l'espace produit et aux formes de sociabilité établies dans la dite tradition occidentale. Nous proposons que réfléchir sur cette opposition, ses contradictions et ses transformations historiques peut être important pour la problématique des ambiances urbaines, car cela permet de comprendre de manière articulée les différentes instances (techniques, économiques, sociales, politiques, culturelles, etc.) qui interviennent dans la production d'un espace donné, compris aussi bien du point de vue de sa conception architecturale que de l'expérience ordinaire des citoyens. L'analyse à travers la notion de

*mémoire discursive* de la manière dont cette opposition opère dans l'espace étudié, déterminant la perception du *mouvement*, pourra également contribuer à comprendre ce qui est commun et ce qui est spécifique dans les manières d'habiter caractéristiques des villes brésiliennes quand elles sont confrontées aux autres réalités urbaines étudiées par cette recherche.

## 2. Sujet, langage et espace : quelques rapprochements entre ambiance et discours

L'A.D. avec laquelle nous travaillons a été instaurée en France par Michel Pêcheux<sup>2</sup>, dans les années 1960, et introduite au Brésil par les travaux d'Eni Orlandi<sup>3</sup>. Elle participe au geste épistémologique antipositiviste produit à partir de la trilogie d'auteurs Marx-Freud-Saussure qui a révolutionné les sciences humaines du XX<sup>e</sup> siècle. Selon Paul Henry (1990), ce geste peut être caractérisé comme la remise en cause, par la reconnaissance de la castration symbolique caractérisant la structure de l'humain, des évidences de ce que l'ordre humain est strictement bio-social (voir Rodríguez-Alcalá 2005). De ce point de vue, le sujet n'est pas le réflexe (psychologique) de caractéristiques naturelles (biologiques), mais le résultat d'un processus symbolique prenant place dans l'histoire, et le monde où il vit ne se confond pas avec le milieu naturel, condition de la vie organique, mais il est l'espace symbolique résultant de ce même processus de constitution subjective (*ibidem*). Cela revient à attribuer au langage, à la langue elle-même, matière symbolique par excellence, un statut central dans la constitution de la réalité humaine. Nous affirmons ainsi que *sujet, sens et espace* résultent d'un même processus historique et qu'il existe entre ces termes une *relation constitutive*<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> L'œuvre fondatrice de l'A.D. est *Analyse automatique du discours*, de 1969. Quelques années plus tard (1974), Pêcheux réviserait certains points de sa proposition initiale dans l'article « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », écrit avec Catherine Fuchs et publié dans la revue *Langages* 37. Un an plus tard paraîtrait la principale référence de la théorie qu'il propose, *Les vérités de la Palice*. Des auteurs comme Paul Henry et Michel Plon, ainsi que Françoise Gadet, Denise Maldidier, Francine Mazière, Jacqueline Authier-Revuz, Régine Robin, Jean-Jacques Courtine, Jean-Marie Marandin, Jacqueline Léon et Dominique Maingueneau, outre Catherine Fuchs, déjà citée, ont entre autres fait partie de l'équipe qui a accompagné Pêcheux dans cette entreprise théorique, en explorant les rapports entre l'A.D. et plusieurs disciplines limitrophes (la Linguistique elle-même et ses différents champs, comme la phonologie ou la morphosyntaxe ; la psychanalyse et la psychologie sociale ; la sociolinguistique ; l'historiographie, l'anthropologie ; l'ethnographie, etc.), même si tous n'ont pas continué dans cette même direction jusqu'à nos jours.

<sup>3</sup> Sur les bases de l'œuvre de Pêcheux, Eni Orlandi a développé l'A.D. au Brésil à partir de notions et formulations originales. Cette ligne de réflexion est, de nos jours, peut être la plus forte, dans le contexte académique international, de ce versant de l'A.D. créé par Pêcheux et son équipe, parmi d'autres courants d'analyse du discours qui se sont constitués, notamment dans la tradition anglo-saxonne.

<sup>4</sup> Nous nous inspirons ici de l'affirmation cruciale d'Orlandi (1988), à partir des travaux de Pêcheux, de ce que *sujet* et *sens* se constituent dans un même mouvement, auquel nous ajoutons le troisième élément

Ces présupposés orientent les recherches que nous réalisons sur la ville dans le champ *savoir urbain et langage*<sup>5</sup>, caractérisé par le fait qu'il prend la ville comme objet de langage et qu'il l'analyse à travers le dispositif théorico-méthodologique de l'A.D.. Notre conception se distingue, d'une part, de celle de la sociolinguistique urbaine, qui présuppose une relation non constitutive, mais de *covariation* entre langage (sujet) et ville : cette dernière serait un facteur externe (géographique), parmi des différents facteurs (subjectifs et sociaux) qui déterminent la variation et le changement linguistiques, comme âge, sexe, statut socioéconomique, origine ethnique, entre autres<sup>6</sup> (voir Rodríguez-Alcalá 2002). D'autre part, notre conception du rapport ville-langage se distingue du rapport d'*analogie* assumé par d'autres disciplines qui traitent de l'espace, car, pour nous, il ne s'agit pas de définir le fonctionnement de la ville en prenant pour *modèle* le fonctionnement de la langue, tout en considérant la linguistique comme « science pilote » —de la manière dont elle avait inspiré le développement de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, les élaborations à partir des concepts de langue et de signifiant dans la psychanalyse lacanienne, ou certaines approches sémiotiques de la ville inspirées par la réflexion instaurée par Ferdinand de Saussure<sup>7</sup>, pour ne citer que quelques exemples (voir *id. ibid.*). Notre objet est autre: prendre la ville comme objet de langage revient à la définir en tant qu'« espace symbolique particulier ayant sa matérialité et ses manières spécifiques de signifier » (Orlandi 1999), ce qui fait de la langue un *observatoire* des phénomènes urbains (et subjectifs).

Ces affirmations nous permettent d'entrevoir certaines affinités entre l'A.D. et la perspective phénoménologique soutenant la définition d'ambiance, que nous remarquons ci-dessous. Qu'il soit bien clair, cependant, que notre propos n'est pas celle de réduire une perspective à l'autre, ni d'entreprendre un débat plus ample et approfondi sur leurs rapports, mais d'identifier de possibles points d'articulation, de confluence et divergence, pour contribuer au débat multidisciplinaire que nous nous avons proposé et déterminer l'intérêt qu'une réflexion discursive du langage peut avoir pour la problématique des ambiances.

---

(l'espace) de la triade *sujet-langage-monde* sur laquelle se construit la réalité humaine, pour penser le caractère historique (c'est-à-dire non-naturel) de cette dernière et le rapport constitutif entre ses termes.

<sup>5</sup> Développé par l'équipe du Laboratório de Estudos Urbanos (Laboratoire d'Études urbaines), Nudecri, de l'Unicamp.

<sup>6</sup> Comme nous pouvons le vérifier par la lecture des définitions de sociolinguistique, dialectologie ou géolinguistique dans les ouvrages de référence des sciences du langage (cf. Dubois *et alii* 1973 ; Hartmann et Stork 1972 ; Marouzeau 1971 ; Crystal 1987).

<sup>7</sup> Lequel, dans son *Cours de linguistique générale* (1916), œuvre posthume écrite et publiée à partir des notes de ses élèves, a défini les contours actuels de la linguistique en tant que discipline scientifique.

Nous pouvons dire que, en présupposant une relation constitutive entre sujet et espace, l'A.D. partage la critique de l'opposition positiviste classique entre sujet et objet assumée dans les études sur l'ambiance, où cette critique est formulée à partir du postulat de Dewey de la non-séparation entre *organisme* et *environnement* (voir Thibaud 2004). Pour Dewey, organisme et environnement n'ont pas d'existence autonome, ils ne sont pas des « existences ou des formes d'existence substantiellement séparées » (Dewey et Bentley 1949, p. 123 *apud* Thibaud 2004, p. 231-232), mais plutôt deux versants complémentaires d'un même processus constituant une *unité*. L'ambiance aurait à voir avec cette unité du « monde environnant expérimenté », ou *situation*, base de l'expérience humaine. Ce qui fait que, comme l'affirme Thibaud (*ibidem*, p. 231), nous pouvons être dans une ambiance « mais jamais face à elle » et que nous ne pouvons pas « à proprement parler la contempler, l'observer à distance ou la circonscrire précisément ». Ce que nous postulons, c'est que le langage joue un rôle central dans la constitution de cette relation sujet-espace, ce qui peut contribuer à déterminer la nature et le fonctionnement de la dimension symbolique des ambiances urbaines. Cela exige néanmoins que nous nous situions face à la relation entre le langage et la perception sensible telle qu'elle est établie dans ce champ d'études.

Or, c'est dans la définition du *caractère immédiat* de l'expérience située que la question du langage se pose. En tant que phénomène perceptif, l'ambiance renverrait au « sentiment de la situation », c'est-à-dire à l'impact premier et global, antérieur à la représentation consciente et à toute tentative de discrimination des différents éléments sensoriels impliqués. Cela permet de la rapprocher, comme le soutient Thibaud, de la notion de *qualité diffuse* de Dewey :

L'impression dominante globale vient en premier, peut-être dans le saisissement de la splendeur du paysage, ou par l'effet qu'a sur nous l'entrée dans une cathédrale quand le faible éclairage, l'encens, le verre coloré et les proportions majestueuses fusionnent dans un tout distinct. Nous disons à juste titre qu'une peinture nous saisit. *Il y a un impact qui précède toute reconnaissance précise de ce dont il s'agit.* (Dewey 1980, p. 145, *apud* Thibaud 2004, p.) (Nous soulignons)

Il convient de souligner que cette affirmation du caractère *immédiat* de l'expérience ne doit pas être renvoyée à une vision empiriste, mais comprise dans le sens de ce qu'elle *ne se trouve pas sous la médiation de la représentation consciente* :

En insistant sur le caractère immédiat de l'expérience, Dewey ne reprend pas à son compte la conception de l'empirisme classique mais bien plutôt celle issue de Hegel faisant valoir la présence du tout dans

les parties. Ce qui est en œuvre dans l'expérience immédiate ce ne sont pas des impressions sensibles brutes, isolables et discrètes (sense data), issues elles aussi d'une construction théorique a posteriori, c'est la situation elle-même prise dans sa globalité, avant toute tentative de différenciation et de distinction des parties qui la composent. (Thibaud 2004, p. 239)

Et c'est justement ici que émerge la question du langage, lequel est situé sur ce niveau conscient *postérieur* à l'« univers de l'expérience », régi par des mécanismes non-conscients :

« L'univers de l'expérience est la précondition de l'univers du discours. Sans le contrôle de l'univers de l'expérience, il n'y a aucun moyen de déterminer la convenance, le poids ou la cohérence d'une distinction ou d'une relation donnée. L'univers de l'expérience entoure et régit l'univers du discours, mais n'apparaît jamais en tant que tel dans ce dernier » (Dewey 1993, p. 130). Comment dès lors rendre compte de cet « univers de l'expérience » qui sous-tend la possibilité même du langage articulé ? (Thibaud 2004, p. 239) (Nous soulignons).

Sans aucun doute, ce passage est dense et mériterait une analyse plus approfondie. Pour notre discussion, nous n'en retiendrons cependant que deux aspects. Tout d'abord, nous pouvons dire que ce qui y est en jeu est une remise en cause du rapport du langage (l'« univers du discours ») à son extériorité (l'« univers de l'expérience », c'est-à-dire le sujet percevant, le monde environnant) ; ensuite, nous y voyons s'ébaucher une critique de la vision rationaliste de la réalité humaine, par la reconnaissance du caractère non-conscient des mécanismes qui la déterminent, comme le souligne Thibaud dans le passage suivant :

[...] Dewey s'oppose à une position par trop intellectualiste qui réduit la réalité à un strict objet de savoir. Mieux encore, il renverse les termes du problème : plutôt que de chercher un fondement cognitif à l'expérience, il montre que la cognition elle-même s'appuie sur la dimension pré-réflexive de l'expérience immédiate [...]. (Thibaud 2004, p. 239).

Or, ce sont là des questions qui se posent également dans le champ de l'A.D. et la réponse qu'elle leur donne marque sa spécificité par rapport à la Linguistique, spécificité qu'il convient de prendre en compte pour établir les relations possibles entre le langage et le phénomène des ambiances.

Pêcheux établit l'A.D. à partir d'une relecture de l'ouvrage de Saussure à la lumière de concepts originaires de la théorie marxiste et de la psychanalyse freudienne, d'après la formulation d'Althusser et Lacan, respectivement. Il introduit une réflexion

sur les effets de l'idéologie et de l'inconscient sur la langue saussurienne et formule un nouvel objet : le discours. Ce geste théorique remet en cause le postulat de l'autonomie absolue de la langue, conçue par la Linguistique comme système formel dont le fonctionnement ne répondrait qu'à des lois internes, indépendantes de facteurs « extralinguistiques » liés au sujet et au contexte (historico-social), lesquels sont relégués à la parole et considérés comme des résidus non passibles d'analyse scientifique ; pour l'A.D., la langue n'a qu'une *autonomie relative* vis-à-vis de ces facteurs, lesquels ne sauraient lui être extérieurs car ils jouent un rôle déterminant dans sa structure et dans son fonctionnement (Henry /1977/ 1992 ; Pêcheux /1975/ 1988). Pêcheux déplace ainsi la dichotomie saussurienne langue/parole et propose la relation non-dichotomique langue/discours, où ces termes sont redéfinis. Pour Pêcheux, la langue est la *base matérielle* de *processus discursifs* de nature historico-sociale (voir Pêcheux /1975/ 1988 : 91-2), dans le fonctionnement de laquelle interviennent les déterminations de l'inconscient et de l'idéologie, c'est-à-dire, des mécanismes complexes d'élaboration et d'articulation de l'*individualité* du sujet et de la nature *sociale* de son existence<sup>8</sup> ; de cette perspective, comme l'affirme Orlandi, le discours n'est pas un *niveau* de plus (supérieur à la phrase) parmi d'autres niveaux de la langue (phonologique, morphologique, syntactique...), mais un objet théorique résultant d'un *regard différent* sur tous ces derniers, regard qui considère que l'extériorité (le sujet, le monde) affecte l'intérieur du système linguistique, indépendamment du niveau considéré (voir Orlandi 1983)<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Par cette relecture de Saussure, Pêcheux contribue à la critique antipositiviste de la conception rationaliste de sujet produite à partir de Marx et Freud, et formule le rôle que le langage joue dans le processus de constitution subjective. C'est dans et par la langue, en tant que base matérielle de processus discursifs, que se produisent les illusions qui placent le sujet, l'« animal symbolique », au centre et à l'origine de ses pensées et de ses intentions, constituant l'*être de la conscience individuelle* et l'*acteur social*, objets de la réflexion critique de la psychanalyse et du marxisme. En effet, si par Freud et Marx nous savons que le sujet n'est pas là où il *se pense*, car sa conscience est décentrée par l'inconscient, et qu'il n'*agit* pas là où il le *veut*, car ses intentions sont décentrées par l'idéologie (l'*Autre* de l'histoire, comme le dit Eni Orlandi), Pêcheux nous montre que cela a lieu dans et à travers les mécanismes linguistiques soutenant le discours (cf. Rodríguez-Alcalá 2000, 2005). Par son concept de discours, Pêcheux nous permet de comprendre comment s'opère l'articulation entre le sujet de l'inconscient et le sujet de l'idéologie, objets respectifs de la psychanalyse et du marxisme, ce qui lui donne sa place dans la trilogie d'auteurs où s'inscrit sa réflexion :

MARX [→ ALTHUSSER]	sujet de l'IDÉOLOGIE
FREUD [→ LACAN]	sujet de l'INCONSCIENT
SAUSSURE [→ PÊCHEUX]	sujet du DISCOURS
	langue [idéologie/inconscient]

<sup>9</sup> Cette conception distingue l'A.D. d'autres théories sémantiques, pragmatiques et même discursives qui réintroduisent une réflexion sur le sujet et le contexte dans l'analyse du langage mais sans remettre en



Ce que nous venons de dire nous permet de revenir à la question du caractère immédiat, non-conscient, de la perception sensible, qui en ferait un phénomène antérieur et indépendant du langage, pour affirmer que, d'une perspective discursive, le langage ne fonctionne pas au niveau de la représentation consciente, mais par *oubli* des facteurs socio-historiques et politiques (idéologiques) qui le déterminent (voir Pêcheux 1974 ; /1975/ 1988) ; d'où l'affirmation de Pêcheux de ce que l'inconscient et l'idéologie sont matériellement liés dans le fonctionnement du discours.

C'est à partir de cette perspective que nous abordons la question du sens, porte d'entrée des spécialistes du langage dans la discussion sur les ambiances urbaines. Si, comme nous l'avons vu, pour Dewey, la perception sensible convoque un travail d'interprétation, d'attribution de sens, ce que nous postulons, c'est que ces sens sont *matériels*, qu'ils sont élaborés *dans et à travers la matérialité de la langue*. C'est là une question centrale dans la conception de langage que, en tant qu'intellectuel filié au matérialisme historique, Pêcheux assume dans la théorie qu'il développe, en une critique de la vision idéaliste selon laquelle les sens se constitueraient indépendamment de la langue pour y être ensuite « véhiculés » :

C'est donc sur la base de ces lois internes [de la langue] que se développent les processus discursifs, et non pas en tant qu'expression d'une pure pensée, d'une pure activité cognitive, etc., qui utiliserait « accidentellement » les systèmes linguistiques. (Pêcheux /1975/ 1988 : 91).

Nous dirions donc, tout en dialogant avec les affirmations de Dewey citées ci-dessus, que les sujets perçoivent les objets et les événements du monde environnant non pas à partir d'un geste individuel, déterminé par des stimuli neuropsychologiques, mais à partir de sens qui leur sont préalablement attribués dans l'histoire, selon les conditions politiques, économiques et culturelles des sociétés où ils vivent, sens, rajoutons-nous, qui sont produits dans et par la matérialité linguistique. C'est ce travail d'interprétation affecté par le politique et par l'oubli que nous appelons *mémoire discursive*, ou *interdiscours*, en tant qu'ensemble de dire historiquement stabilisés dans une société donnée qui instituent « un système d'évidences et de significations perçues-acceptées-expérimentées par tous » (Pêcheux /1975/ 1988 : 162). Ainsi la perception sensible ne serait-elle pas, dans ce sens spécifique, un phénomène direct, immédiat, mais elle se trouverait bien plutôt *sous la médiation* d'une interprétation particulière, stabilisée dans

---

cause l'autonomie du « noyau dur » du système linguistique et en maintenant ainsi la dichotomie langue-parole, posture qui entraîne des différences théorico-méthodologiques importantes.

une mémoire discursive dans laquelle les sujets s'inscrivent de manière non-consciente à travers la langue. La mémoire discursive se présente donc, à notre avis, comme une notion pertinente pour opérationnaliser théoriquement et analytiquement la reconnaissance du caractère historique et sociopolitique des phénomènes perceptifs, telle qu'elle est présupposée dans le champ des études sur l'ambiance :

[...] nos façons de sentir et de qualifier une situation seraient filtrées par les injonctions sociales relatives au fonctionnement d'une société dans son ensemble. (Thibaud 2004, p. 249).

Ces dires formant la mémoire ne représentent pas pourtant un ensemble homogène, mais bien plutôt une *unité contradictoire*, selon l'expression de Pêcheux (*ibidem*, p. 91), constituée de *gestes d'interprétation* (Orlandi 2001) hétérogènes, réalisés à partir de positions inégales, asymétriques, antagoniques, appelées *formations discursives* (F.D.)<sup>10</sup> (Pêcheux, *ibidem*). Si les sujets, dans une situation déterminée, donnent du sens à partir d'une mémoire commune, partagée, ils non le font pas (nécessairement) donc à partir d'une même position, mais à partir de F.D. différentes, ce qui donne à leurs mots des sens différents, tous également « évidents », comme l'affirme Pêcheux<sup>11</sup> (*ibidem*, p.161).

C'est à travers le fonctionnement contradictoire de l'idéologie que ces évidences sont produites et que sens et sujets se constituent, en même temps que l'espace est produit (perçu)<sup>12</sup>. Pour l'A.D., l'idéologie n'est pas une « fausse conscience » ni une

<sup>10</sup> Pêcheux s'inspire de la notion de Foucault qui définit les formations discursives comme des ensembles « de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et dans l'espace, qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (Foucault 1969 : 153).

<sup>11</sup> Pêcheux affirme qu'« un mot, une expression ou une proposition n'a pas un sens qui lui serait "propre", lié à sa littéralité. Au contraire, son sens se constitue dans chaque formation discursive, dans les relations que ces mots, expressions ou propositions entretiennent avec d'autres mots, expressions ou propositions de la même formation discursive. Corrélativement, si nous admettons que les *mêmes* mots, expressions et propositions changent de sens quand ils passent d'une formation discursive à une autre, il nous faut également admettre que des mots, expressions et propositions littéralement différentes peuvent, dans une formation discursive donnée, « avoir le même sens [...] » (*ibidem*, p.161). Pour donner un exemple banal, « grève » peut être synonyme de « pagaille » dans une F.D. donnée ou signifier « revendication de plus de justice sociale » dans une autre.

<sup>12</sup> Pêcheux reprend et développe dans l'A.D. les deux évidences idéologiques fondamentales postulées par Althusser, c'est-à-dire, *l'évidence du sujet*, en tant que centre et origine de soi, et la *transparence du langage*, en tant que code qui renverrait directement aux choses du monde, à partir de sens donnés naturellement, évidences qui effacent le processus historique de constitution de ces phénomènes. Dans ce cadre, il conviendrait d'élaborer une troisième évidence, qui complète la triade déjà citée sujet/langage/monde et déjà posée par ces auteurs : l'« évidence du monde », si nous pouvons l'appeler ainsi, par laquelle ce dernier se présente comme milieu naturel préconstitué, effaçant le processus historique de production de l'espace (politique) de la vie humaine. À nos yeux, la formulation de cette question est la contribution spécifique et novatrice que la réflexion gérée dans le champ du savoir urbain et langage peut apporter aux études du discours (et de la ville).

« aliénation » mais, selon la définition althussérienne, la médiation nécessaire entre l'homme et ses conditions matérielles d'existence ; elle concerne les relations de pouvoir (inégaux, contradictoires, antagoniques) qui régissent la société, telle qu'elles sont élaborées symboliquement, dans et à travers les mécanismes linguistiques soutenant le discours, dont le fonctionnement est de l'ordre de l'inconscient (d'où son efficacité). Comme le dit Orlandi, l'idéologie est le processus de production de sens qui, naturalisés, constituent la mémoire commune, le *sens-commun* ; selon cet auteur (1990), l'idéologie est « le processus de production d'un imaginaire, c'est-à-dire, de production d'une interprétation particulière qui apparaîtrait cependant comme l'interprétation nécessaire et qui attribue des sens fixes aux mots dans un contexte historique donné ».

C'est à partir de cette conception que nous proposons d'aborder discursivement une question centrale de la problématique des ambiances : l'effet d'évidence et de naturalité dans le rapport quotidien des sujets avec l'espace où ils vivent. Comme l'affirment Thibaud et Tixier (1998), étudier l'expérience ordinaire, objet des études sur les ambiances, signifie problématiser ce qui va de soi dans la vie de tous les jours, interroger ce qui est donné habituellement pour évident, déstabiliser notre familiarité avec le monde, nos habitudes perceptives. Or, la notion d'habitude de Dewey mobilise justement cette question, comme le montre la définition suivante que nous avons déjà partiellement citée :

L'habitude [...] ne consiste pas en une réponse individuelle aux sollicitations du monde à portée mais [...] elle opère au contraire au niveau du collectif. [...] il serait plus adéquat de parler d'habitudes au pluriel dans la mesure où elles mobilisent tout autant nos façons de percevoir, de bouger, de comprendre et même de penser. C'est ainsi que chaque situation correspond à une *configuration* ou reconfiguration de ces différents plans *qui échappe en grande partie à l'activité consciente des agents*. Les habitudes sont dans une large mesure *anonymes et impersonnelles* ; elles *fonctionnent au niveau pré-réflexif de l'expérience et garantissent ce qui est tenu pour acquis par tout un chacun*. (Dewey, 1902 *apud* Thibaud 2004, p. x). (Nous soulignons)

Nous pouvons donc dire, sans tenter d'effacer la spécificité des notions en question, qu'à travers le discours, de sa relation à la mémoire historique et à l'idéologie, ce que nous cherchons à déterminer, ce sont ces conditionnements sociaux, collectifs, de nature politique qui, de manière non-consciente, « anonyme et impersonnelle » (non-subjectiviste, dirions-nous), mobilisent nos manières d'être, d'agir, de penser, de

<sup>13</sup> D'autres images et références de l'espace objet de la recherche de l'équipe brésilienne peuvent être trouvées dans les articles d'Amaral *et alii* et d'Okamura, ici même.

comprendre et de percevoir l'espace, garantissant ce qui est « tenu pour acquis par tout un chacun ». Il convient d'insister que, dans une perspective discursive (matérialiste), l'idéologie n'est pas un ensemble d'« idées », mais de *pratiques* sociales dont les sens, élaborés dans et par la langue, se présentent comme naturels et sont perçus et acceptés par tous comme évidents –ce qui fait de l'analyse de la langue un instrument pour dénaturer ces pratiques, déstabiliser notre familiarité avec le monde et nos habitudes perceptives.

Passons maintenant à la recherche de terrain réalisée pour que nous pouvions éclaircir, à partir de l'analyse de notre corpus, les questions soulevées ici.

### 3. La recherche de terrain

#### 3.1. Les places publiques

Notre objet d'étude est constitué par l'espace compris entre trois places publiques localisées dans le centre historique de la ville de São Paulo : la Praça da República, le Largo do Arouche et la Praça Julio Mesquita, espace où il convient de mettre en relief l'avenue Vieira de Carvalho, qui relie les deux premières places, comme le montre la carte ci-dessous<sup>13</sup> :



1. Praça da República ; 2. Largo do Arouche ; 3. Praça Julio Mesquita ; 4. Av. Vieira de Carvalho.

<sup>13</sup> D'autres images et références de l'espace objet de la recherche de l'équipe brésilienne peuvent être trouvées dans les articles d'Amaral *et alii* et d'Okamura, ici même.

Il faut considérer que, depuis sa fondation, en 1554, avec la création du Collège des Jésuites, jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'espace occupé par la ville de São Paulo, qui n'était qu'un petit village, se résumait à son centre historique. À partir des années 1870-1880, la ville connaît une croissance urbaine vertigineuse, à laquelle ont contribué de manière décisive les mouvements massifs d'immigration de pays européens et asiatiques venant s'ajouter au phénomène de migrations internes croissantes vers la capitale pauliste. Entre 1872 et 1907, la population de São Paulo a augmenté d'environ 1.000%, passant de 31.385 à 286.000 habitantes ; au long du XX<sup>e</sup> siècle, ce processus s'accroît plus encore et sa population atteindrait le nombre actuel de 12.964.785 habitants, chiffre qui dépasse les 20 millions si l'on considère la région métropolitaine, principal pôle industriel du pays<sup>14</sup>; il s'agit donc de la ville la plus peuplée du Brésil et de la troisième du monde, après Tokyo et Mexico<sup>15</sup>.

Pendant une certaine période, le centre historique a été le lieu de résidence de la haute bourgeoisie *paulistana* et il était constitué de grandes villas et d'édifices construits principalement dans les années 1940 et 1950, de magasins, d'hôtels et de restaurants de luxe. Postérieurement, cette région a connu un processus de « décadence », attribué au changement de couche sociale de la population qui y habite et circule et à l'abandon de l'espace par le pouvoir public, avec toutes les conséquences que cela entraîne pour son paysage physique (détérioration des maisons, bâtiments et équipements urbains, d'une manière générale), ainsi qu'à la dégradation des rapports sociaux, associée plus spécifiquement aux facteurs exposés ci-dessous.

De nos jours, les habitants de la région sont pour la plupart de classe moyenne et moyenne basse, et aussi un nombre croissant d'habitants de rue, adultes et enfants, qui survivent de la collecte de matériaux recyclables, de la prostitution, de la mendicité ou de petits vols commis sur les passants et les véhicules ; outre l'abus d'alcool, le trafic et la consommation de drogues illégales sont des phénomènes très répandus parmi ces habitants de rue. Parallèlement, il existe un problème d'évidement de l'espace: cette région a perdu 134.000 habitants (11% de sa population) entre 1980 et 1991, lesquels ont abandonné 30% des biens immobiliers (voir Piccini *apud* Amaral *et alii*, ici même), dont beaucoup sont occupés illégalement par une population de « sans-logis » organisée autour de mouvements sociaux.

<sup>14</sup> Région responsable d'environ 40% du total de la production industrielle brésilienne.

<sup>15</sup> Ces données, reproduites par Amaral *et alii* (ici même) proviennent du recensement de l'*Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística* (I.B.G.E. : Institut brésilien de Géographie et Statistique) de 2000.

De jour, cette région continue à jouer son rôle de centre de travail et de commerce, bien qu'il ne s'agisse plus d'un commerce de luxe (transféré vers d'autres quartiers et dans les centres commerciaux), fait associé au surgissement d'un grand volume de commerce informel, exercé massivement de manière illégale, motif de disputes entre propriétaires de magasins et vendeurs à la sauvette, lesquels subissent une répression de la part des pouvoirs publics. Le soir, la région est devenue très connue comme scénario de prostitution, notamment homosexuelle (avec la présence de travestis et *drag-queens*), associée souvent au problème de la pédophilie, ce qui constitue un autre foyer de tension caractérisant cet espace.

Bien que les conséquences de tous ces problèmes sur l'apparence de l'espace ne soient pas aussi évidentes que ce récit peut le faire croire à qui ne le connaît pas (même si ces derniers sont nettement visibles et assez choquants, l'espace maintient, surtout de jour, une routine « normale » et une infrastructure urbaine considérable, avec des jolies places et immeubles, entourés de beaucoup d'espaces verts), il existe un *con-sensus*, soit un *sens commun*, un *sens partagé*, qui fait que cet espace est perçu comme « décadent » et « détérioré », outre de « conflictuel ».

Pour ce qui est de l'analyse de la dynamique des ambiances, dans sa dimension symbolique et politique, ce fait soulève les questions suivantes : si l'espace est perçu comme « décadent », quels sens spécifiques sont attribués à cette « décadence » et comment les différents facteurs dont elle est composée (personnes dormant sur les trottoirs ou les bancs publics ; immeubles « envahis » par des gens qui n'ont pas où habiter ; homosexuels qui, le soir, pratiquent du sex dans les rues, etc.) sont-ils interprétés ? Autrement dit, quels sont les modes historiques d'organisation spatiale et sociale perçus comme « détériorés » et de quelle façon ils interviennent sur la configuration (« dégradation ») physique de l'espace et sur les normes de sociabilité, tout en donnant une forme particulière aux conflits produits ? Ou encore : quel est le « dénominateur commun » qui unit la diversité des facteurs présents dans la production de l'espace analysé et suscite cet effet global de « décadence » et « détérioration » dans sa perception ?

C'est pour répondre à ces questions que nous avons avancé l'hypothèse annoncée plus haut, que nous développerons ci-dessous, après avoir présenté le corpus analysé.

### 3.2. Le corpus

Le corpus de notre recherche est constitué d'un ensemble d'entrevues avec des personnes occupant l'espace public étudié, réalisées par Okamura (2004), et d'images vidéo de ce dernier<sup>16</sup>. Les entretiens étaient ouverts; il était demandé aux interviewés de parler de leur vie et plus spécifiquement de leur quartier, en exposant l'impression qu'ils en ont : ce qu'ils trouvent beau, laid, important, adapté, impropre, etc. ; il leur a également été demandé, pendant le parcours dans le quartier effectué avec l'intervieweuse, qu'ils prennent des photos de ce qu'ils considéraient important. Au total, 15 entrevues ont été réalisées qui cherchaient à couvrir le spectre social diversifié de la population habitant ou circulant dans l'espace en question ; les personnes sélectionnées selon ce critère ont été les suivantes<sup>17</sup> :

- |  |   |
|--|---|
| — <i>Dirigeante communautaire</i>          | — <i>Vendeur ambulant</i>               |
| — <i>Président de l'Association locale</i> | — <i>« Occupante » d'immeuble</i>       |
| — <i>Syndic d'immeuble</i>                 | — <i>Habitant de rue (adulte)</i>       |
| — <i>Cadre</i>                             | — <i>Habitante de rue (adolescente)</i> |
| — <i>Avocat</i>                            | — <i>Homosexuel prostitué</i>           |
| — <i>Retraitée</i>                         | — <i>Travesti</i>                       |
| — <i>Propriétaire de restaurant</i>        | — <i>Drag-queen</i>                     |
| — <i>Garde du quartier</i>                 |   |

Les images vidéo réalisées cherchaient à focaliser le lieu et le parcours de chacun de ces habitants dans l'espace en question.

### 3.3. L'analyse

#### 3.3.1. L'hypothèse soulevée

L'une des notions associées à la dynamique des ambiances est la question du *mouvement*. Selon Thibaud (2002), les qualités du mouvement du public peuvent être considérées comme une expression possible de l'ambiance. Une des questions que nous pouvons nous poser quant à l'espace public analysé c'est comment les sujets qui l'habitent s'y déplacent et la perception qu'ils en ont. Pour explorer cette question, nous proposons de comprendre le mouvement dans un sens ample, comme notion structurante de la ville (Rodríguez-Alcalá 2003). De ce point de vue, l'organisation interne de la ville, ses divisions, répondent à des modes historiques que certaines

<sup>16</sup> Nous devons ces images à Hélió Solha, enseignant chercheur à l'Institut d'Arts de l'Université de Campinas, qui a participé à la première phase de ce projet.

<sup>17</sup> Pour plus de détails sur la méthodologie utilisée pour la constituer le corpus d'entrevues, confronter Okamura 2004.

sociétés ont fondés pour *s'établir* dans l'espace, c'est-à-dire, pour s'y *fixer* et y *circuler* selon des modalités de *rencontre* réglées par des normes spécifiques de sociabilité<sup>18</sup>. Dans les sociétés capitalistes contemporaines, comme nous proposons, cette organisation se fonde sur la distinction *public/privé*, telle qu'elle a été élaborée dans la tradition occidentale. Autrement dit, cette distinction institue une *mémoire*, caractérisée par une *esthétique*<sup>19</sup> présente dans la production de l'espace urbain, en ses différentes instances.

Quand nous regardons le plan d'une ville, nous voyons qu'elle se présente *grosso modo*, dans sa propre configuration architecturale, comme un quadrillage d'*espaces privés* (maisons, immeubles), conçus comme des endroits de l'*habiter*, du *demeurer* (c'est-à-dire espaces pour se *fixer*, *s'établir*), entourés d'*espaces publics*, planifiés pour *circuler* et *se rencontrer* (rues/trottoirs, pour véhicules/piétons ; places). Cette division, qui met en jeu des questions techniques et esthétiques, entre autres, pour la planification et la construction des bâtiments et des équipements urbains opérationnalisant ces modalités d'habitation et de circulation-rencontre, répond à des modes d'être-ensemble liés aux sens historiques mêmes de ce qui est « public » ou « privé ». Selon Richard Sennett, le mot « public », au delà des sens designant ce qui « sujet à l'observation publique » et aussi le « bien public », le « bien commun » de la société :

« À l'époque où il avait déjà acquis sa signification moderne [...] il signifiait non seulement une région de la vie sociale localisée à l'écart du cadre de la famille et des amis intimes, mais également que ce domaine public incluait une diversité relativement grande de personnes » (Sennett 1988 : 31).

« Public » s'est constitué ainsi en opposition aux notions d'intimité et de famille, formulées à l'intérieur de l'idéologie bourgeoise chrétienne, qui ont délimité le domaine privé lié, avec l'émergence du capitalisme, à la question économique de la propriété

---

<sup>18</sup> Nous pouvons dire que le mouvement, associé à la question du temps (durée), est une notion fondatrice de l'ordre urbain, de ce que nous concevons comme ville, qui délimite non seulement son espace interne mais également ses frontières extérieures. Nous pensons ici à la dénomination même de ville en tant qu'*établissement* humain, opposant la ville à d'autres modes d'occupation de l'espace, notamment le *nomadisme*: des sociétés qui ne se fixent pas, ne s'établissent pas dans l'espace, ou ne le font que de mode (plus ou moins) provisoire ; de ce point de vue, le nomadisme (et non pas la campagne, par exemple) serait l'« autre » de la ville (voir Rodríguez-Alcalá 2003).

<sup>19</sup> Rappelons, comme le fait Thibaud (2004), que le mot esthétique, dans le sens originare, ne se limite pas au sens récent de « science du beau » ou de « goût esthétique », mais remet à « la faculté de sentir » et à « perceptible, sensible » (le terme vient du grec *aisthêtikos*, dérivé du verbe *aisthanesthai*, « sentir », apparenté à *aiein* « entendre, percevoir ») (voir Rey, Alain (org.), *Le Robert historique de la langue française*. Paris : Larousse.)



(voir Sennett 1988 ; Ariès 1981, 1991 ; Arendt 1958). Ces sens sont à la base des mécanismes politiques, juridiques et administratifs qui rejaillissent sur la constitution et la réglementation du bien public et de la propriété privée, ainsi que sur les normes culturelles, esthétiques et morales de civilité, qui dictent les comportements adéquats en public, lors de la rencontre d'étrangers dans la rue, ou en privé, dans l'intimité de son chez-soi, avec sa famille et ses amis proches.

Étudier la dynamique des ambiances dans une place publique signifie donc prendre pour objet un espace produit (divisé) à partir de cette mémoire historique, formée par ces différents éléments imbriqués<sup>20</sup>, que nous reprenons sommairement dans le tableau suivant :

PLACE (RUE/TROTTOIR)	MAISON (APPARTEMENT)
<p>espaces publics (bien commun)</p> <p>↓</p> <p>pour circuler, se rencontrer</p> <p>normes de comportement public (avec des étrangers)</p> <p>espace du piéton (des automobilistes/(moto)cyclistes)</p>	<p>espaces privés (propriété privée)</p> <p>↓</p> <p>pour habiter, demeurer (s'établir, se fixer)</p> <p>normes de comportement privé (avec des parents / amis intimes)</p> <p>espace de l'habitant (propriétaire / locataire)</p>

Cette distinction n'est toutefois pas exempte de contradictions, de superpositions, d'indistinctions qui nous permettent de comprendre la forme assumée par les problèmes des sociétés capitalistes contemporaines, lesquels découlent de l'évidement du sens du public en tant que bien commun exigeant la médiation de l'État, et de la correspondante érosion du domaine privé<sup>21</sup> (voir Sennett 1988 ; Arendt 1957).

<sup>20</sup> Pour comprendre l'historicité de ce mode spécifique de configuration spatiale et sociale, il suffit de penser que la distinction entre public-privé et son lien à la famille (à l'intimité), associée pour sa part à l'habitation individuelle et à la propriété privée, est absolument étrangère, par exemple, à certaines sociétés indigènes américaines, comme celle des Guaranis, qui vivaient traditionnellement dans des habitations collectives sans divisions internes qui abritaient des groupes de plusieurs familles. L'un des points qui choquait le plus la sensibilité « occidentale » était l'exercice de la sexualité exposé à « l'observation publique », sans la protection du voile de l'intimité, et qui a conduit les missionnaires à introduire des cloisons internes dans ces logements, pour des questions « morales ».

<sup>21</sup> Selon Arendt, le mot « privé », associé à l'origine, dans le monde grec, à « privation » (de ce qui est proprement humain, c'est-à-dire la vie publique dans la *polis*), quand il a été lié au capitalisme, à la propriété, a immédiatement perdu ce caractère de privation et beaucoup de son opposition au domaine public en général (voir Arendt 1957 : 60-1). La propriété privée cesse d'être l'instance pour satisfaire les besoins primaires de la vie et, en ce sens, la précondition pour profiter du bien-être de la vie publique, et commence elle-même à être mise en relation avec le bien-être. Voilà pourquoi la société, dit l'auteur

La déstabilisation de cette distinction, et ses conséquences sur l'espace urbain, telle qu'elle a lieu dans la réalité d'une ville brésilienne, est justement la question que nous proposons de mobiliser pour comprendre l'espace étudié.

Mais comment cette hypothèse a-t-elle surgi et comment s'est-elle montrée pertinente pour révéler des phénomènes d'ambiance ?

### 3.3.2. Le parcours analytique

Alors que nous parcourions le centre de São Paulo avec notre équipe pour réaliser les images vidéo de l'espace objet de notre recherche, connaissant déjà le contenu des entrevues et cherchant une porte d'entrée pour l'analyse, nous sommes tombés sur la situation suivante qui m'a particulièrement frappée :



Image 1

C'est la rationalisation postérieure de l'impact immédiat produit par cette image qui m'a poussée à formuler cette hypothèse<sup>22</sup> : ce qui a choqué ma sensibilité a été l'exposition à l'observation publique, en plein trottoir, de l'intimité d'un lit défait, déjà abandonné par son propriétaire après une nuit de sommeil, comme dans l'intimité d'une chambre à coucher. Ce même sentiment a été confirmé par cette autre image qui montre des habits (un manteau et un short) jetés en pleine place publique, comme ceux que laisserait par terre quelqu'un qui vient de se changer, laissant sa chambre en pagaille :

---

(*ibid.* : 68), assume la forme d'une organisation de propriétaires qui, au lieu de demander un accès au domaine public en vue de leur bien-être, exigent sa protection pour pouvoir accumuler plus de bien-être. Le bien commun n'est plus commun, au sens d'un monde commun, mais il est devenu strictement privé ; seul le gouvernement, désigné pour protéger les propriétaires privés les uns des autres dans la lutte compétitive pour plus de bien-être, est commun. Aussi bien le public que le privé se sont dissipés : le public, parce qu'il est devenu une fonction du privé, et le privé parce qu'il est devenu la seule préoccupation commune (voir Arendt 1957 : 69).

<sup>22</sup> Il ne s'agit donc pas strictement d'une hypothèse, au sens de supposition abstraite anticipant l'analyse, comme dans les définitions classiques ; en effet, l'A.D. ne travaille pas dans ce sens là avec des hypothèses, mais avec des questions qui surgissent du contact avec la matérialité du corpus, dans les allers-retours entre théorie et analyse caractérisant les démarches discursives.



Image 2

Cette étrangeté peut être expliquée par la perception de ces vestiges laissés par des personnes qui se fixent dans des lieux publics, de circulation, et y réalisent des activités intimes (comme dormir ou se changer), ce qui entre en conflit avec une certaine mémoire d'occupation de l'espace dans laquelle moi-même, chercheuse, en tant que membre de cette société, suis inscrite.

La question qui se pose dans cet espace est que la place publique, bien que les rues et les trottoirs, c'est-à-dire des endroits de rencontre et de circulation, se transforment en des lieux de logement, d'habitation, avec toute la tension que cela implique par rapport aussi bien à la conception architecturale de l'espace qu'aux normes de sociabilité établies. Ces images sont ainsi un symptôme de la désagrégation de frontières entre le public et le privé, résultat de problèmes politiques et économiques plus amples, instituant l'esthétique, la *tonalité* (Thibaud 2004) particulière de cet espace qualifié de « décadent » et « détérioré ». D'un côté, en ce qui concerne les équipements urbains, les bancs publics fonctionnent comme des « lits » et les trottoirs et autres espaces publics sous lesquels il est possible de trouver un abri contre les intempéries (marques de bâtiments, viaduc ou kiosque à musique d'une place, etc.) comme des « chambres » ; les fontaines, comme des « bagnoles » et, quand elles sont vidées pour l'empêcher, comme des refuges, fonction également réprimée par l'installation fréquente de capteurs électroniques ou de grilles et portails en une tentative (pas toujours bien réussie) d'en bloquer l'accès, comme nous pouvons l'observer sur l'une des places analysées (la Place Julio de Mesquita) :



Image 3

D'autre part, les disputes sociales caractérisant cet espace, décrites au point 3.1., peuvent être réorganisées sous ce prisme, car nous pouvons dire qu'elles répondent au choc avec des normes de sociabilité fondées sur les sens du public et du privé, comme nous avons remarqués. L'analyse des entrevues formant notre corpus nous montre que les personnages « conflictuels » sont ceux identifiés, d'un côté, à l'*incursion du domaine privé dans le domaine public* et aux conséquences que cela entraîne pour la configuration matérielle et humaine de l'espace :

- les *habitants de rue*, qui se fixent dans des espaces de circulation et de rencontre et y réalisent des activités « intimes » (*dormir, se changer, cuisiner, manger, etc.*), et même, dans certains cas, délictuelles (*voler, dealer, se droguer*) ;
- les *homosexuels* qui se prostituent et pratiquent du sex en public, dans les rues, ce qui est aggravé, dans la culture occidentale contemporaine, par l'interdiction de la sexualité homosexuelle<sup>24</sup> ;
- les *vendeurs à la sauvette (camelots)*, qui exercent le commerce de manière illégale dans des espaces publics de circulation non prévus à cet effet.

En direction opposée, nous avons des personnages qui représentent une *intrusion dans le domaine privé* qui laisse en suspens la question économique de la propriété associée à ce domaine :

- les « *sans-logis* », qui s'établissent de manière illégale dans des habitations privées, sans remplir les conditions économiques et juridiques requises pour ce faire (être *propriétaires* ou *locataires*).

Nous pouvons donc affirmer, en gardant à l'esprit les mots de Dewey, que les objets qui composent l'aspect physique de l'espace (constructions, équipements urbains, monuments, etc.), les différents sujets qui s'y trouvent et les événements qui s'y déroulent sont perçus en relation à un espace divisé historiquement (économiquement)

<sup>23</sup> Image reproduite à partir de Okamura 2004.

<sup>24</sup> Ce qui n'a pas été le cas par exemple dans la culture grecque de l'Antiquité.

d'une certaine manière parmi d'autres manières possibles. Cela renvoie à la dimension politique de sa production, marquée par la dispute pour le droit à l'occupation de l'espace et par la légitimité du mouvement : qui peut s'y fixer ou y circuler, où et comment. Penser la division public/privé et la désagrégation de ses frontières permet ainsi de concevoir l'espace comme une unité perceptive, en termes sensoriels et de signification, et de prendre également en compte ses contradictions, car les sens attribués à cette division et au partage de l'espace ne sont pas homogènes mais divergents, aussi bien entre les différentes « communautés » qui y cohabitent (habitants de rue, vendeurs à la sauvette, homosexuels qui se prostituent, etc.), que entr'elles. Autrement dit, bien que ces divisions de l'espace s'inscrivent dans une mémoire commune, elles ne sont pas signifiées à partir d'une même position, mais à partir de formations discursives différentes, contradictoires, qui déterminent les différents sens au moyen desquels cet espace est perçu et les différents éléments sensoriels qui le composent. Voyons quelques exemples basés sur l'analyse des entretiens.

### 3.3.3. Les entretiens

Pour discuter les questions soulevées, nous analyserons quelques processus de désignation dans les descriptions que les différents interviewés font de l'espace étudié. Notre propos est ce d'identifier quelques éléments qui nous permettront de comprendre que la manière dont *l'habitant* et *l'habiter* sont référés est déterminée par la perception de *l'insertion des sujets dans l'espace* (dans la division public/privé) et des *activités* qu'ils y réalisent (considérées appropriées/inappropriées, légales/illégales, morales/immorales, selon les normes de sociabilité mentionnées).

#### a) *L'habitant*

Voyons les propos suivants du vendeur ambulancier (D) dans la description d'une des places publiques analysées :

- La place est importante en soi... Parce que c'est où les habitants se trouvent, non ? [...] Vous voyez, les habitants discutent entre eux... Ils sont sur la place... Ils utilisent ce qui leur appartient...
- Ce lieu est fréquenté par les habitants ?
- Habitants... Je vous montre cet endroit parce que je le trouve joli...

Si nous partions du sens d'« habitant », de « résident » comme « qui habite », qui « réside habituellement dans un endroit », selon les définitions fournies par les

dictionnaires<sup>25</sup>, nous devrions identifier la description ci-dessus comme faisant référence à tous ceux qui résident habituellement aux alentours de la place, par opposition aux personnes qui y circulent occasionnellement. Comme nous l'avons vu, cela inclurait une population très variée, dont des vendeurs à la sauvette, des homosexuels qui se prostituent et des « sans-logis » qui résident dans les édifices de la région, sans parler des habitants de rue eux-mêmes, installés sur la place et sur les trottoirs, dont certains vivent d'expédients. Or ce n'est pas le cas. Comme le montre le passage suivant, dans les propos de ce même vendeur ambulant, *habitant* exclut les *homosexuels/travestis, voleurs, dealers*, qu'ils aient un domicile fixe près de la place ou non :

D - Ahhh la Praça da República, c'est pire, non ? Parce que... il existe... beaucoup de drogue, vous comprenez ? [...] beaucoup d'homosexuels [...] c'est... une Place qui est... c'est... un endroit utilisé... [...] par des travestis et des dealers, vous comprenez ? [...] Les habitants ne peuvent pas l'utiliser... [...] c'est dangereux... parce qu'il y a... beaucoup de voleurs de portables, là-bas... Ils volent les portefeuilles, n'est-ce pas [...] la Praça da República n'est pas... un endroit où une dame peut se promener... [...] L'avenue Vieira, c'est...pire [...] parce que l'avenue Vieira, on dirait qu'il y a un voleur par pédé...

Nous retrouvons cela dans la conversation d'un avocat de classe moyenne (A), habitant du quartier, avec l'intervieweuse (E), où *habitants* s'oppose à *vendeurs à la sauvette (camelots)*, identifiés à la « détérioration » du quartier :

A - J'aimerais qu'un jour la mairie en finisse avec tout ça, alors, le centre redeviendrait ce qu'il était... [...] c'est difficile d'y circuler... [...] Le plus grand problème ici, qui peut être résolu, c'est de retirer les camelots [...] parce que les bars gays qui fonctionnent le soir sur l'avenue Vieira de Carvalho [...] seuls les fréquentent qui veut... [...] Le soir, là... [...] les habitants d'ici n'en veulent rien savoir...  
E - Ah, vous trouvez qu'ils détériorent dans quel sens ?  
A - Ils détériorent dans tous les sens, parce qu'ils s'entassent sur les trottoirs, n'est-ce pas ?

Cette tension entre « avoir une résidence fixe » dans le quartier, mais « ne pas être un habitant » se retrouve dans les informations fournies par les interviewés, comme ce vendeur ambulant qui habite le quartier mais est exclu, dans les propos de l'avocat A, de la catégorie d'habitants :

<sup>25</sup> Toutes nos définitions lexicographiques sont extraites de FERREIRA, Aurélio Buarque de Holanda, *Novo Dicionário da Língua Portuguesa* (Nouveau dictionnaire de la langue portugaise). 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée (20<sup>e</sup> réimpression). Rio de Janeiro : Nova Fronteira, 1986 et traduites littéralement.

E - [...] vous habitez où ?  
D - J'habite Rua do Arouche.  
E - Ah, près d'ici...

Nous pourrions expliquer l'exclusion de ces personnes dans les propos des interviewés par une éventuelle méconnaissance de ce qu'elles habitent le quartier, mais ce n'est pas le cas, comme le montre l'entretien suivant avec une représentante de l'Association des Habitants (R) et avec un garde particulier du quartier (W), à partir de la question de l'intervieweuse (E) :

W - C'est l'hôtel, le bar de l'hôtel São Rafael... Vous connaissez pas ?  
[...] Des familles le fréquentent avec leurs enfants, vous voyez ? Le père, la mère, les enfants. Pendant la journée, c'est super, mais le soir... y a que des pédés...  
E - Et ces gens sont d'où ?  
W - D'ici, n'est-ce pas, madame R ?  
R - Non, pas d'ici, non.  
W - La plupart sont d'ici.  
R - C'est la périphérie qui viennent ici maintenant, la périphérie... [...]  
W - Ah ici, nom de dieu, ici, y a de tout, n'est-ce pas madame R ? Ici, y a de tout n'est-ce pas madame R ? Un peu de tout, ici.  
R - Depuis les pédés...  
W - Oh là là ! Parlez pas de pédés, pour l'amour de Dieu.  
E - Y en a beaucoup ?  
W - Nom de dieu !... 80% sont pédés ici... n'est-ce pas madame R ?  
(rires) Pédés et travestis, c'est 80%.  
E - Ils habitent ici ?  
W - Oui, et dans ces hôtels, la plupart c'est tous des travelos... travestis  
R - Aîe, ne racontes pas ça...

Quant aux habitants de rue, ils sont désignés comme *habitants, personnes, population*, mais toujours avec l'attribut *de rue*, qui s'oppose aussi à « habitants » :

V - Cet immeuble ici, il abrite une population bien variée, là... une grande quantité de, de personnes de rue, n'est-ce pas, d'habitants de rue... on peut les voir en face de la Poste, là ... vous voyez, c'est une population de rue là-bas... ils y campent-bas... ils n'en partent jamais...

Il y a encore le cas des « sans-logis » qui quoiqu'ils habitent dans les bâtiments de la région, sont également exclus de la catégorie *habitants*, et sont le plus souvent désignés comme des *envahisseurs*, comme nous pouvons le voir dans l'entretien suivant avec une dirigeante d'un mouvement de « sans-logis », en référence aux statuts de l'Association d'Habitants du quartier :

- [...] Nous avons rejoint *Ação Local* (Action locale), *Vivo o Centro* (Vive le Centre) [...] qui étaient réactionnaires... parce qu'un paragraphe de leur statut dit : la participation de vendeurs à la sauvette et d'envahisseurs est interdite, [...]. Et là, quand on les a rejoints, ils nous voulaient pas.

Nous pouvons dire que ce qui intervient dans les sens d'*habitant* et délimite ceux qui appartiennent à cette catégorie et exclut les autres, n'est pas la donnée « brute », empirique de résider habituellement dans l'espace en question, mais l'interprétation de la légitimité de ce fait, laquelle détermine qui a droit à cet espace. Cette interprétation n'est ni individuelle ni consciente, et n'est pas la même pour tous les sujets impliqués (un avocat, un camelot ou un prostitué...), mais elle est inscrite dans une mémoire commune d'occupation de l'espace, fondée sur la division public/privé, liée historiquement à la question de la propriété et à certaines normes de civilité, et imprimée dans le fonctionnement même de la langue (du lexique, dans ce cas).

La question de l' « intrusion » du domaine privé dans les espaces publics, qui gêne la circulation car des gens s'y fixent ou y réalisent des activités perçues comme inappropriées, illégales ou immorales se pose de manières différentes en relation aux vendeurs à la sauvette, aux homosexuels et aux habitants de rue. C'est ce sens qui est donné, par exemple, à la détérioration du quartier attribuée par l'avocat A, dans ses propos cités ci-dessus, aux problèmes de circulation provoqués par les vendeurs à la sauvette (« c'est difficile d'y circuler ») et les homosexuels (« ils s'entassent sur les trottoirs »). Néanmoins, ces sens divergent. Par exemple, ce qui est perçu par cet avocat de classe moyenne comme un problème gênant la circulation est, pour le vendeur ambulant, une solution qui lui permet de subsister, comme il le dit dans le passage suivant :

D - Oui, je suis vendeur [...] vendeur ambulant, depuis 2 ans... [...]. Et elle (l'entreprise où il travaillait) est en faillite alors... j'ai cherché un autre moyen de travailler... c'est tout ce que j'ai trouvé et ça marche...

Dans le cas de ces vendeurs à la sauvette, il existe également le problème économique et juridique de l'absence de licence spécifique pour l'exercice du commerce, ce qui crée un conflit avec les propriétaires de magasins et les pouvoirs publics :

D - Ah, mais les gens réclament contre les camelots... Les propriétaires de magasins, n'est-ce pas ?

E - La mairie est déjà venue ici pour...

D - Non, quand la mairie se pointe, on disparaît... [...] c'est la débande...



E – vous vous en allez vite ?

D - Hop... [...] nous sommes préparés, non ? Si préparé que j'ai maigri 24 kilos pour arriver à courir... (Rires)

Pour ce qui est des homosexuels, le problème de pratiquer du sex dans les rues et sur les places (comme l'indique A, personne interviewée : *il s'y passe de tout [sur la place]... beaucoup... moi j'ai déjà baisé sur la Praça da República... J'ai déjà beaucoup baisé*) soulève également des questions d'impropriété et même d'illégalité, de l'irruption de ce type d'intimité dans l'espace public, ainsi que des questions de moralité où intervient l'interdiction culturelle de l'homosexualité, déjà mentionnée, dans les sociétés contemporaines. La rupture de la norme « on ne fait pas du sex en public », ni (« moins encore ») « entre personnes du même sexe », affecte la perception de ces prostitués, qui sont exclus de la catégorie *habitants* et identifiés à la « décadence » de cet espace, le soir<sup>26</sup>, quand cela arrive, comme nous le voyons, entre autre, dans les propos de l'habitante de rue M (qui s'est déjà dédiée à la prostitution, comme elle l'affirme dans d'autre passage de l'entrevue) :

M - Vous venez ici, le soir, de... vendredi, samedi, jusqu'à dimanche, plein de pédés qui se passent la main au cul, s'embrassent sur la bouche, quelle honte.

E – Ah oui. pourquoi cela vous fait-il honte ?

M - Ah parce que, bon... je trouve que c'est pas digne, non ? Un homme avec un homme, ce truc d'une femme avec une femme, je crois que chacun est déjà fait comme ça... fait l'un... l'homme pour la femme, la femme pour l'homme, non ? Non, cette histoire de... un homme avec un homme, tante, homme qui s'habille en femme, met une perruque, une poitrine, je crois que nous devons être comme nous sommes nés, non ?... Si nous sommes nées femmes, il nous faut être femme jusqu'à la mort.

Outre la question de leur intrusion dans les espaces publics de circulation et de l'exercice d'activités « privées » (dormir, cuisiner, manger<sup>27</sup>, etc.), la perception des habitants de rue est associée au lien qui s'établit avec la criminalité, comme nous pouvons le voir dans l'entretien avec le vendeur ambulancier :

D - C'est horrible le fait que la télé montre un camelot dans la rue, mais pas un mendiant qui dort sur le trottoir... Ici, le soir, c'est plein,

<sup>26</sup> La question de la *temporalité* dans la dynamique des ambiances est abordée par Okamura (ici même).

<sup>27</sup> Il convient de signaler que des activités comme manger et dormir en public ne sont pas interdites à condition qu'elles respectent certaines normes de civilité : on peut piqueniquer dans un parc, manger un sandwich ou s'endormir en lisant son journal sur une place publique ou dans un café. La question est *comment* cela se produit, modalités qu'il serait intéressant d'analyser pour comprendre certaines normes de l'être-ensemble caractérisant l'espace public.

on dirait une fête... [...] Vous allez voir qu'il va... va y avoir des charrettes, plein de bandits...

Dans un sens inverse de cette indistinction de frontières entre public et privé, nous trouvons les « sans-logis » qui habitent les bâtiments de la région mais ne sont pas des *habitants* car, même s'ils s'installent dans des endroits « appropriés » (espaces privés prévus pour l'habitation), ils le font de manière inappropriée, illégale, sans être propriétaires ni locataires.

Nous pouvons donc dire que les *habitants*, dans les discours analysés, sont les personnes qui résident habituellement dans le quartier, dans des lieux privés prévus à cet effet (maisons, appartements) et satisfont aux conditions économiquement (juridiquement) requises instituées dans les sociétés capitalistes (être propriétaires ou locataires) et en respectant certaines normes de civilité (liées à certaines idées d'intimité et de moralité). Les *habitants* sont ceux qui, dans les rues ou sur les places réalisent des activités considérées comme propres de l'espace public, avec des étrangers, même quand cela implique d'interrompre la circulation d'une voie publique pour la destiner au loisir des enfants, comme nous pouvons le voir dans l'extrait ci-dessous, chose qui est interdite quand il s'agit de donner un abri à qui n'a pas où dormir :

- [...] Je suis sûre que... comme ça, j'ai donné... une nouvelle vie, comme on dit... Parce que [...] comme... y a beaucoup d'enfants et y a pas d'endroits pour jouer... parce que notre place, vous voyez, elle est petite.... Et... j'ai réussi à faire... une rue de loisir... à boucler la rue... là, du coin de la rue Aurora à la Rue Vitória... pour que les enfants jouent... [...].. alors, les plus grands sont venus, n'est-ce pas ...jouer au foot... vous savez ? [...] ça a été la fête... jouer au foot et les tout-petits sur leurs tricycles. [...] Après, j'ai réussi à faire venir un clown, Dunga.... ah... et à organiser une Messe à ciel ouvert... [...] j'ai commencé à amener, comme ça, des amis que... j'ai invités, qui venaient chanter... et alors, plein de gens qui venaient jamais ont commencé à descendre sur la place... Des vieilles, des vieux arrivaient et s'asseyaient sur les bancs... la Place... et moi... j'ai commencé à prendre des photos... des événements... même quand y avait pas d'enfants qui jouaient, de nos conversations.

Nous pouvons illustrer ce que nous avons dit dans le tableau suivant :

ESPACE PUBLIC CIRCULATION ET RENCONTRE	ESPACE PRIVE HABITATION (INTIMITE, PROPRIETE)
S'asseoir sur les bancs Discuter Assister à des spectacles/messes Chanter Jouer Jouer au ballon Faire du tricycle	Dormir Cuisiner Faire du sex

Nous avons de l'autre côté ceux qui, d'une manière ou d'une autre, transgressent ces frontières, parce qu'ils *habitent* soit *où ils ne le doivent pas* (les habitants de rue dans l'espace public) soit *comme ils ne le doivent pas* (les sans-logis dans des habitations privées, mais sans être propriétaires ou locataires), ou font *ce qu'ils ne doivent pas* dans l'espace public (cuisiner, dormir, faire du sex). Cette perception des sujets et de l'espace où ils s'inscrivent à travers des activités réalisées est un facteur déterminant de l'ambiance de cet espace et de la distinction lexicale mentionnée pour désigner ceux qui l'habitent :

<i>habitants</i>	X	<i>habitants (personnes, population) de rue</i> <i>vendeurs à la sauvette (camelots)</i> <i>homosexuels (travestis, « drag-queens »)</i> <i>« envahisseurs », occupants</i>
------------------	---	--

## b) L'*habiter*

Cette désagrégation des frontières entre public et privé qui affecte la perception de l'espace analysé se révèle également dans la grande instabilité de la désignation de l'*habiter* de deux segments sociaux : i. ceux qui habitent dans la rue et ii. ceux qui habitent dans les bâtiments de manière illégale. Nous analyserons ces deux cas séparément.

### i. *Les habitantes de rue et le « nomadisme » urbain*

L'instabilité mentionnée est extrême dans le cas des habitants de rue, ce qui est dû à notre avis au fait que cela affecte le point névralgique de l'ordre urbain, associé aux questions de l'établissement et de la permanence qui définissent ce que nous concevons comme une ville (voir la note 19). Cette mémoire qui renvoi à l'idée du « séjour dans un lieu fixe », « certain » est imprimée dans les définitions d'*habiter*, de *domicile* et de *résidence* fournies par les dictionnaires :

Demeurer. [Du lat. *morare*] V.t.c. fixer résidence ; habiter, résider [...]. 2. se rencontrer, se trouver ; séjourner [...]. 5. Résider, vivre [...].  
Domicile. (du lat. *domiciliu.*) S. m. 1. Maison de résidence ; habitation fixe. 2. *Jur.* Lieu où quelqu'un réside dans le but de séjourner.  
Résidence. (de *residente.*) 1. Demeure (1) habituelle en un lieu certain ; domicile. 2. Maison ou lieu où l'on réside ou habite ; domicile.

Comment désigner cette manière de *se fixer* dans la rue, dans un espace public de circulation défini, comme nous le lisons ci-dessous, comme tout espace ou lieu *qui n'est pas une maison de résidence*<sup>28</sup> ?

rue. (du lat. *ruga*, 'ride', postérieurement 'sillon', 'chemin'.) S.f. 1. Voie publique pour la circulation urbaine [...]. 2. *P. ext.* Dans une ville, quartier, etc., tout endroit public ou autre lieu qui n'est pas une maison de résidence, un local de travail, etc.

Cette difficulté, que les habitants de rue eux-mêmes ressentent, produit un glissement dans la désignation de cet « habiter », qui oscille constamment entre *habiter – vivre – rester (en-dessous, au-dessous) – faire une halte (un « check-up ») – dormir – boire – manger – cuisiner (prendre un repas) – camper – monter sa baraque – garer sa charrette*<sup>29</sup> – *se trouver*. Voyons quelques exemples, extraits d'entrevues avec deux habitants de rue, un homme adulte (J.E) et une jeune fille de 19 ans (M), ainsi qu'avec le syndic d'un immeuble (V).

E -Ah votre ex y a vécu avec vous ?

J.E - Oui... moi, Tadeu... vous savez, et nos camarades comme ça...on a déjà vécu ici...moi, j'ai vécu sur cette place...

E - Pourquoi voulez-vous faire une photo [de l'immeuble] de la Poste ?

J.E - j'y ai déjà habité... [...] ...et j'y mangeais, je buvais ici dessous, vous voyez ? J'ai déjà dormi ici... J'y ai déjà monté ma baraque aussi, je suis déjà resté presque trois mois ici dessous...

J.E.- Alors, faites une photo de cette [s]culture-là [...]

Et – La rouge ? [...]

J.E – Oui... J'ai déjà habité ici aussi, vous savez ? J'y ai déjà garé ma charrette...

J.E - Bon, habiter, non, j'y habite pas, parce que...on fait une halte ici...

E - Vous faites quoi ? Une halte ?

J.E – Oui, juste une halte... parce qu'habiter, on n'y habite pas...on fait la cuisine... on fait... on fait un « check up », et on va se servir de la bouffe.

M - Allons dans le *mocó* (endroit qui sert d'abri aux sans-logis), je vais vous montrer où c'est, le *mocó*... Nous dormons sur le toit [...]

<sup>28</sup> Le fait même de signifier la *circulation* de ces sujets par l'espace de la ville n'est pas tout à fait évident. Penser au piéton, par exemple, plus encore si nous gardons à l'esprit l'image moderne du *flâneur* (associée à la promenade, à l'oisiveté), est pour le moins problématique quand il s'agit du déplacement d'un habitant de rue sur une place ou dans les rues, même si, techniquement, il s'inscrit dans la définition de piéton : celui qui marche à pied. Il serait intéressant d'analyser ces différences dans la qualité du mouvement en jeu ici comme une manière de révéler des phénomènes d'ambiance dans cet espace.

<sup>29</sup> Allusion au moyen de transport des matériaux recyclables (la charrette), dont la collecte, comme nous l'avons dit, est l'une des principales occupations des habitants de rue.

...je sais pas comment j'arrive à monter<sup>30</sup>, mais je monte... [...]. Vous voyez, y a une couverture, là, un balai, qu'on couche ici...

E - Votre mère est au « *Minhocão* »<sup>31</sup> ?

M - Elle dormait sous le « *Minhocão* »...

E - Et maintenant, vous avez où elle est ?

M - Je sais pas, je sais pas..

E - Vous avez des frères et sœurs ?

M - J'en ai un tas, mais je sais même pas où ils sont.

V - ...en face de la Poste, là... Vous voyez ? C'est une population de rue là-bas... ils y campent..

Ce qui est en jeu dans cette difficulté de nomination, c'est la question du caractère non-permanent, non-fixe, provisoire et itinérant de cette forme d'établissement, qui renvoie à ce que nous pouvons appeler le « nomadisme » urbain, question qui est explicité dans les passages suivants :

J - Bon, un domicile, on n'en a pas ... vous voyez ? [...] À n'importe quel moment, on peut partir d'ici et aller dans un autre coin, je sais pas...

- Et si je vous demandais de me montrer les lieux...où vous habitez, que me montreriez-vous ?

- Ah, où j'habite, en réalité, y a pas d'endroit...j'habite un peu partout...je peux vous montrer tout... y a ici, là-bas, ça, j'habite ici, là bas....ok ?

E -Vous dormez ici, maintenant ?

J.E - Non, je dors pas ici, j'y mange seulement, et je dors un peu n'importe où

Et - [...] où avez-vous déjà habité ?

M - Comment ça ?<sup>32</sup>

Et - Dans quels endroits...

M - De rue ? J'ai déjà habité dans le Vale do Anhangabaú..

Et - Ah oui ?

M - Sur la Praça da Sé... J'ai dormi ici sur, sur la Praça Júlio Mesquita, sur la Praça do Arouche, sur la Princesa Isabel, y a plusieurs.. endroits.. que vous pouvez imaginer qui existent ici, dans le centre, où j'ai déjà dormi.

Ce « nomadisme » est forcé par la configuration architecturale de la ville elle-même. Se fixer sur un trottoir, sur une place, près d'une sculpture, dans une fontaine publique, sur un toit, sous une marquise ou un pont (comme le montrent les

<sup>30</sup> Cette jeune fille était enceinte de huit mois lors de l'entretien.

<sup>31</sup> Viaduc très connu au centre de la ville de São Paulo.

<sup>32</sup> La difficulté démontrée par M (« Comment ça ? ») pour comprendre la question de l'intervieweuse (« Où avez-vous déjà habité ? ») est symptomatique de ce que la définition d'habiter n'est pas très évidente quand il s'agit d'habiter dans la rue.

témoignages antérieurs) est, par définition, quelque chose de précaire et d'instable dans ce mode d'organisation de la ville ; il existe des impossibilités matérielles, y compris d'ordre technique, qui affectent la permanence, comme celle liée à la circulation de par les espaces publics. C'est une question qui surgit dans la référence suivante aux personnes dormant sur les trottoirs, sous la marquise de l'édifice de la Poste, « gênant » l'ouverture des portes (et ne pouvant donc pas y rester le jour) :

E - Pourquoi voulez-vous partir de la Poste ?

J.E - Je suis déjà resté presque que trois mois ici dessous... et on se levait à six heures du mat', parce que la porte allait ouvrir

Ou sur une place, sous un arrêt de bus :

M – On était une vingtaine à dormir ici, par terre, tiens, avec tout étalé... À six heures du mat'... [...]. on se levait, on gardait nos affaires sur l'abribus, on nettoyait, parfois on balayait, quand j'y dormais, n'est-ce pas... c'est moi qui balayais ou j'envoyais les gamines balayer la place, où on dormait, pour que ce soit pas sale...

Ou, encore, dans des endroits découverts, quand il pleut.

C'est donc le conflit de cette forme d'occupation de l'espace dans ce type d'organisation de la ville qui produit la perception de décadence et de détérioration des équipements urbains, comme dans le cas de la fontaine publique de la Praça Júlio de Mesquita, dont nous avons reproduit des images :

– [...] elle était bien abandonnée notre place... Et c'était... ..la fontaine publique était belle, belle, belle, merveilleuse... Ah..., les lumières étaient colorées, la fontaine fonctionnait... les eaux sur la statue... C'était vraiment très beau à voir, vous savez... mais les gens ne respectent rien, ils traversent les parterres, ils traversent... Alors, plus de gazon, plus de plantes... tout est devenu comme ça.. vide... et... et c'est de là que nous sommes partis, n'est-ce pas ? Balayer, arranger, mettre en ordre, ramasser les ordures ici et là...

- Avant, ... qu'y ait *Ação Local*... ces enfants de rue dormaient dans la fontaine... et le soir on voyait que des... j'sais pas si c'était des briquets ou des allumettes ...pour allumer..., j'sais pas comment y font pour fumer ce truc-là, le crack. [...]. Les gens de la Mairie leur ont fait tout retirer, ça a fait un camion de détritrus, de cartons, d'ordures, de... de... vous savez, ils leur ont fait nettoyer tout... mais alors, après, ils...sautaient le portail, ils entraient quand même... mais y en avait moins qu'avant...

Autrement dit, la difficulté de nommer ce mode précaire et instable de se fixer dans l'espace montre que l'*organisation matérielle* de la ville répond à un *ordre urbain*<sup>33</sup> fondé sur une idée d'établissement où ce type de « nomadisme » n'a pas de

<sup>33</sup> Nous faisons allusion à la distinction *ordre/organisation*, d'Orlandi 2001.

place. Cette tension produit une impossibilité d'identification, d'inscription des sujets dans cet espace, qui se configure comme un *non-lieu*, où ils *n'habitent-pas* :

J.E - Ah, où j'habite, en réalité, y a pas d'endroit...

E - Non... que nous montreriez-vous, alors ? [...] ce que vous trouvez important...

J.E – Important, y a plein de choses (rires)... Aaah j'ai pas... j'ai-pas-habité dans cet immeuble, pas-habité celui-là, pas-habité... parce que c'est tout beau, vous voyez ?

## ii. *L'invasion de la propriété privée*

Dans le cas des « sans-logis » qui habitent les immeubles de la région, il existe une distinction entre *habiter/occuper/envahir* qui répond à la perception de cette manière d'habiter l'espace affectée par la question économique de la propriété. Cette distinction est instable et dépend de la formation discursive dans laquelle le sujet s'inscrit, comme le montre l'entretien avec une dirigeante de l'occupation d'un immeuble :

E - A, vous habitez l'Hôtel Urca ?

A - Oui, dans l'ancien Hôtel Urca, aujourd'hui nous occupons cet immeuble....

E - J'habitais au Brás... Mais lui, [son mari] était au chômage et on a été expulsés... Alors j'ai décidé d'occuper pour habiter et j'ai découvert que plusieurs personnes occupent, c'est pour habiter...[...]

A - Quand nous nous les avons rejoint, y voulaient pas de nous... mais... nous avons fait l'assemblée ici... dans l'invasion, comme ils disent...

## 4. Considérations finales

L'analyse linguistique présentée ici est une ébauche qui pourrait être approfondie pour mieux expliciter le fonctionnement du dispositif théorico-méthodologique mobilisé et la complexité du jeu des formations discursives dans les disputes politiques (idéologiques) déterminant la réalité urbaine étudiée et qui s'inscrivent, comme nous avons essayé de le montrer, dans la constitution (perception) de l'espace, des sujets et dans le fonctionnement de la langue. En outre, de nombreuses questions restent en suspens, comme celle de mieux préciser le rapport entre langage verbal et non-verbal, question complexe du point de vue méthodologique qui intéresse l'analyse du discours et qui s'est montrée productive pour soulever l'hypothèse qui a orienté l'approche des images et des entrevues de notre corpus ; une autre question à

explorer est la relation entre la matérialité du langage et la matérialité de l'espace et des sujets, qui met en jeu la question du corps et du geste, réalités liées dans leur constitution et fonctionnement symboliques, comme nous le proposons, mais irréductibles entre elles<sup>34</sup>.

Il nous semble néanmoins que la présente discussion a été suffisante pour entrevoir une approche possible de la dimension historique et politique de la dynamique des ambiances à partir du langage. Une contribution dans ce sens, à nos yeux, est que travailler dans cette dimension permet d'analyser la production de l'espace comme un processus articulé, en considérant qu'aussi bien ceux qui le conçoivent et l'administrent que ceux qui le perçoivent dans leur expérience quotidienne, sans parler des chercheurs qui l'étudient, sont inscrits dans une mémoire historique (discursive) commune qui met en relation, dans la contradiction, tous les différents gestes participant à ce processus. C'est ce que nous avons cherché à montrer avec l'hypothèse soulevée, qui nous permet également de mettre en relation différentes réalités urbaines participant à cette mémoire commune, avec leurs spécificités, qui ne doivent pas être effacées.

Hanna Arendt a recours à une métaphore très illustrative pour définir le domaine public et le processus d'évidement constaté de nos jours. Elle identifie « public » au monde en soi (non pas en tant qu'espace naturel terrestre, condition de la vie organique, mais en tant qu'*artefact* humain), dans la mesure où il est commun à tous et distinct de notre lieu propre, en lui (voir Arendt 1958 : 50-53). Selon Arendt, vivre ensemble dans le monde signifie essentiellement qu'un monde de choses existe entre ceux qui l'ont en commun, comme une table entre ceux qui sont assis autour d'elle ; le monde, comme tout ce qui est *entre*, met en relation et sépare à la fois les hommes. Le domaine public, comme le monde commun, nous unit et nous empêche encore de « tomber les uns sur les autres ». Pour cet auteur, le problème des sociétés capitalistes contemporaines n'est pas, en première instance, le nombre de personnes en jeu, mais le fait que le monde entre elles a perdu son pouvoir de les unir, de les mettre en relation et de les séparer en même temps. Un peu, nous dit-elle, comme si un groupe de personnes réunies autour d'une table d'un coup de baguette magique, voyait tout à coup la table disparaître, de sorte que les personnes assises de l'autre côté ne soient plus séparées, mais ne soient plus non plus liées par quoi que ce soit de tangible.

---

<sup>34</sup> Questions travaillées par Orlandi (voir par exemple Orlandi 2004). Nous pouvons également mentionner les travaux de Haroche et aussi de Courtine sur ce que cet auteur appelle « l'intericonicité » car quoiqu'ils ne s'inscrivent plus disciplinairement dans le champ de l'analyse du discours, ils travaillent à partir d'une perspective proche.



Nous pouvons dire que nous voyons ces « trébuchements des uns sur les autres », résultants de l'évidement du public dû au manque de médiation du pouvoir de l'État, phénomène commun aux sociétés capitalistes contemporaines, se matérialiser dans la dynamique des ambiances qui caractérisent l'espace public étudié. Ces contradictions se révèlent de manière bien plus forte et évidente dans les marges de ce système, dans l'inégalité brutale qui caractérise São Paulo (et qui est différente de celle de Paris ou de Bonn, de Tunis ou de Varsovie, et même de celle d'autres villes brésiliennes), où le partage de l'espace ne laisse plus, à certaines personnes, que les miettes que sont un morceau de trottoir ou de toit, une fontaine publique, la base d'une statue, l'abri d'un pont, et les réduit à être un *encombrement* pour ceux à qui l'on donne le droit et les moyens d'être et de circuler dans la ville.

Traduction de Alain François

## 5. Bibliographie

AMPHOUX, Pascal (éd.). 1998. *La notion d'ambiance. Une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale*. Paris, Editions du Plan Construction. coll. Recherche n° 103.

ARIES, Philippe. 1981. *História Social da Criança e da Família*. Rio de Janeiro : Editora Guanabara (Traduction de *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Regime*. Paris : Seuil, 1973)

\_\_\_\_\_ et DUBY, Georges (éds.). 1991. *História da Vida Privada*. 5 Tomes. São Paulo : Companhia das Letras. (Traduction de *Histoire de la vie privée*. Paris : Seuil, 1985- )

ARENDDT, Hanna. 1958. *The Human Condition*. Chicago/Londres: The University of Chicago Press.

AUGOYARD, Jean-François. 1995. « L'environnement sensible et les ambiances architecturales ». In : *L'espace géographique*, 4, p. 302-318.

CRYSTAL, David. 1987. *The Cambridge Encyclopedia of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.

DEWEY, John. 1993. *Logique. La théorie de l'enquête*, présentation et traduction de G. Deledalle. Paris : P.U.F. [1938]

\_\_\_\_\_ 2002. *Human Nature and Conduct*. Amherst/New York : Prometheus Books [1922].

\_\_\_\_\_ 1902. « Interpretation of Savage Mind ». In : *Psychological Review*, 9, p. 217-230.

DEWEY, John. et BENTHLEY, Arthur F. 1949. *Knowing and the Known*. Boston: The Beacon Press.

DUBOIS, Jean *et alii*. 1973. *Dictionnaire de Linguistique*. Paris: Larousse. (Tradução: São Paulo: Cultrix)

- FOUCAULT, Michel 1969. *L'archeologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- HARTMANN, R. R. K. et STORK, F. C. 1972. *Dictionary of Language e Linguistics*. Londres: Applied Science Publishers Ltd.
- HENRY, P. 1977. *Le mauvais outil. Langue, sujet et discours*. Paris: Klincksieck. (Tradução ao Português: *A Ferramenta Imperfeita. Língua, Sujeito e Discurso*. Campinas: Unicamp, 1992)
- \_\_\_\_ 1990. « Os Fundamentos Teóricos da ‘Análise Automática do Discurso’ de Michel Pêcheux (1969) ». In: GADET, Françoise et HAK, Tony (éds.). *Por uma Análise Automática do Discurso. Uma Introdução à Obra de Michel Pêcheux*. Campinas: Unicamp, 1990, p. 13-38.
- ORLANDI, Eni. 2003. *A Cidade dos Sentidos*. Campinas: Pontes, 2003.
- \_\_\_\_ 1999. « N/O Limiar da Cidade », *Rua*, Número Especial. Campinas: Nudecri/Unicamp.
- \_\_\_\_ 2001. *Interpretação. Autoria, Leitura e Efeitos do Trabalho Simbólico*. Petrópolis: Vozes.
- \_\_\_\_ 1990. *Terra à Vista! Discurso do Confronto: Velho e Novo Mundo*. São Paulo/Campinas: Cortez/Unicamp.
- \_\_\_\_ 1987. *A Linguagem e seu Funcionamento. As Formas do Discurso*. Campinas: Pontes (1<sup>ère</sup> éd. 1983).
- \_\_\_\_ 1986. « Análise do Discurso: algumas observações ». In: *DELTA - Revista de Documentação de Estudos em Lingüística Teórica e Aplicada*, São Paulo, p. 105-126.
- \_\_\_\_ et RODRÍGUEZ-ALCALÁ, Carolina. 2004. « A Produção do Consenso nas Políticas Públicas Urbanas: Entre o Administrativo e o Jurídico », *Escritos 7. Cidade, Consenso e Políticas Públicas*. Campinas: Unicamp/Labeurb.
- MAROUZEAU, J. 1961. *Lexique de la terminologie linguistique. Français, allemand, anglais, italien*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
- OKAMURA, C. 2004. “Arouche 2004: Uma Incursão no Território Urbano da Cidade de São Paulo através de seus Personagens: Estudo Psicossocial sobre Encontros e Desencontros entre Olhares, Imagens e Paisagens; Diagnóstico para uma Intervenção Ambiental”. Tese de doutorado, Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo.
- PECHEUX, Michel. 1969. *Analyse automatique du discours*. Paris: Dunod.
- \_\_\_\_ 1988. *Semântica e Discurso. Uma Crítica à Afirmação do Óbvio*. Campinas: Unicamp. (Traduction de *Les vérités de la Palice*. Paris: Maspero, 1975.)
- \_\_\_\_ 1990 *O Discurso: Estrutura ou Acontecimento?* Campinas: Pontes (1<sup>ère</sup> éd. en anglais 1988).
- RODRÍGUEZ-ALCALÁ, Carolina. 2005. « Em Torno de *Observações para uma Teoria Geral das Ideologias*, de Thomas Herbert », *Revista Estudos da Língua(gem)*, Vitória da Conquista, v. 1, p. 15-21, 2005.
- \_\_\_\_ 2003. « Entre o Espaço e seus Habitantes: Notas sobre a Construção do Glossário Discursivo da Cidade ». In: Eni P. Orlandi. (éd.). *Para uma Enciclopédia Discursiva da Cidade*. Campinas: Pontes, 2003, p. 65-83.

- \_\_\_\_ 2002. « A cidade e seus habitantes: língua e ideologia na constituição do espaço ». In: *Escritos 6. Escrita, Escritura, Cidade (II)*. Campinas: Labeurb/Nudecri/ Unicamp.
- \_\_\_\_ 2002. « La langue comme problème urbain: le guarani à la campagne et dans l'espace public de la ville ». In: *Langage et société, 101*. Paris: Maison des sciences de l'homme.
- \_\_\_\_ 2000. *Língua, Nação e Nacionalismo : Um Estudo sobre o Guarani no Paraguai*. Thèse de doctorat. Departement de linguistique, Instituto de Estudos da Linguagem, Universidade Estadual de Campinas (Unicamp).  
<http://libdigi.unicamp.br/document/?code=vtls000219995>
- \_\_\_\_ 2001. « A Língua Urbana: O Guarani no Espaço Público da Cidade ». In: Orlandi, Eni (éd.), *Cidade Atravessada: Os Sentidos Públicos no Espaço Urbano*. Campinas : Labeurb/Pontes.
- \_\_\_\_ 1998. « Sentido, Interpretação e História ». In : ORLANDI, Eni. 1998. *A Leitura e os Leitores*. Campinas: Pontes, pp. 47-58.
- SENNETT, Richard. 1988. *O Declínio do Homem Público. As Tirantias da Intimidade*. São Paulo: Companhia das Letras. (Traduction de *The Fall of Public Man*. New York: Alfred A. Knopf, 1977).
- THIBAUD, Jean-Paul. 2008. « A ambiência, trilhando caminho —em direção a uma perspectiva internacional—. » In: *Rua 14*. Campinas: Labeurb/Nudecri/Unicamp
- \_\_\_\_ 2004. « De la qualité diffuse aux ambiances situées », *La croyance de l'enquête*, Paris : Editions de l'EHESS, pp.227-253 (Raisons Pratiques).
- \_\_\_\_ 2002. « L'horizon des ambiances urbaines », *Communications*. n° 73, pp. 185-201
- \_\_\_\_ 2002. « From situated perception to urban ambiances », *International Workshop on Architectural and Urban Ambient Environment*. Nantes, publication support CD-Rom
- \_\_\_\_ 2004. « O ambiente sensorial das cidades: para uma abordagem de ambiências urbanas », *Psicologia e Ambiente*. Tassara, E.T.O., Rabinovitch, E.P. & Guedes, M.C. (Eds), Sao Paulo, EDUC, pp. 347-361
- \_\_\_\_ 1998. et TIXIER, Nicolas. « L'ordinaire du regard », *Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image*. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, n° 7-8, pp. 51-67

**Para citar essa obra:**

RODRÍGUE-ALCALÁ, C. Memória e movimento no espaço da cidade: Para uma abordagem discursiva das ambiências urbanas. In: **RUA** [online]. 2014, Edição Especial - ISSN 1413-2109. Consultada no Portal Labeurb – Revista do Laboratório de Estudos Urbanos do Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade.

<http://www.labeurb.unicamp.br/rua/>

Capa: LIMA, P. S. M. s.d. Praça da República. Disponível em:  
<http://www.panoramio.com/photo/38678353>

**Laboratório de Estudos Urbanos – LABEURB**  
**Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade – NUDECRI**  
**Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP**

<http://www.labeurb.unicamp.br/>

**Endereço:**

LABEURB - LABORATÓRIO DE ESTUDOS URBANOS  
UNICAMP/COCEN / NUDECRI

CAIXA POSTAL 6166

Campinas/SP – Brasil

**CEP** 13083-892

**Fone/ Fax:** (19) 3521-7900

**Contato:** [http://www.labeurb.unicamp](http://www.labeurb.unicamp.br/)